

AU PAYS DES NARCISSES

DU MÊME AUTEUR

La Riviera raconte, Editions Cabédita, 2010

La Belle Epoque, Editions A la Carte, 2015

MICHELINE DECHÊNE

AU PAYS
DES NARCISSES

Echo de la vie montreusienne



ÉDITIONS
CABÉDITA
2015

*Remerciements à Evelyne Lüthi,
archiviste de Montreux,
Jean-Pierre Loosli, conservateur du
Musée du Vieux-Montreux et
sa collaboratrice Monique Riwar,
l'équipe de Presse Riviera, Eric Dechêne,
arrière-petit-fils d'Anna Rouge pour
son assistance technique.*

Couverture: Archives communales de Montreux

© 2015, Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-02220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch
ISBN 978-2-88295-217-2

Caux, mars 1943

Anna n'en finissait pas d'inspecter la maison dans la crainte d'oublier un objet qui pourrait lui être utile. Hier encore, elle avait retrouvé, au fond d'un dressoir, des cuillers en argent au chiffre de Théo. Elle abandonnait tant de choses qui, depuis si longtemps, faisaient partie de sa vie. Dans le hall, il y avait ces superbes chaudrons de cuivre garnis de plantes. Elle avait veillé à les conserver en parfait état, houspillant les femmes de chambre lors des astiquages mensuels. Ils luisaient depuis des lustres sous les grandes fenêtres et, aujourd'hui, le soleil de mars taquinait les géraniums. Quelques peaux de bêtes, étendues autour des fauteuils, donnaient chaleur et confort au sol carrelé de rouge et de blanc. Sur les consoles qui cernaient la pièce, des oiseaux empaillés et des têtes de chamois perdaient leurs couleurs et, au-dessus de l'entrée, un cerf dix cors contemplait indéfiniment le même décor. Anna leva la tête, ils étaient les trophées de chasse de son mari mais combien encombrants aujourd'hui. Elle haussa les épaules, ce n'étaient que des nids à poussière!

A soixante-deux ans, Anna se défendait de toute sensiblerie qui, dans ces circonstances, lui aurait été facilement pardonnée. Parfaitement maîtresse d'elle-même, d'un fatalisme serein, elle poursuivait son pèlerinage. Au salon, ses yeux repérèrent napperons, abat-jour, coussins confectionnés et brodés par sa fille Yvonne. Inutile de les emmener pour les empiler dans une armoire. Ses yeux contemplèrent le piano, il avait retenti la dernière fois au printemps 1940. Elle s'en souvenait parfaitement, le pianiste polonais Joseph Turzruski l'avait ouvert tendrement. Ses longs doigts d'artiste avaient effleuré le clavier puis, assis sur le tabouret, le visage ravagé par l'inquiétude, il exécuta *Krakowiak*, rondo composé par Frédéric Chopin après l'invasion de la Pologne. Un long silence suivit les dernières notes. Le pianiste pleurait sans honte, ses larmes mouillaient les touches. Il quitta le piano sans le refermer et Anna resta des mois sans oser toucher au couvercle.

Que de belles soirées vécues dans ce salon. Les meubles laqués de blanc étaient rembourrés de velours rose. Les fenêtres s'ouvraient sur la terrasse et la vue plongeante se noyait dans le lac Léman ou

s'égarait sur la vallée du Rhône. L'embouchure du fleuve, nettement visible, accrochait le regard. Les eaux d'un gris laiteux tranchaient avec la limpidité du lac et se rebiffaient vigoureusement avant de s'y fondre. Les Dents-du-Midi, gardiennes du défilé de Saint-Maurice, se séparaient rarement de leur parure neigeuse et bloquaient l'horizon à l'est. En face, les murailles bleu sombre de Savoie trempaient leurs pieds dans les flots. Arrogantes, elles dévoilaient failles et falaises, sapins noirs et verdure claire, chalets et villas, et sur le rivage quelques barques à voiles latines. Parfois pudiques, les montagnes se drapaient de brouillard ou de nuages mousseux.

Anna aurait été bien incapable de citer les noms prestigieux de tous ceux qui fréquentèrent son hôtel. Par contre, elle pouvait jurer que ses hôtes, illustres ou pas, se pâmaient d'admiration devant le paysage offert. L'évidence lui apparut soudain: elle devait emporter le Livre d'Or. Théo l'avait commencé dès l'ouverture du Pavillon des Fougères. Il contenait une foule de signatures, compliments et remerciements chaleureux en faveur de sa famille. Ces éloges ne concernaient nullement les nouveaux propriétaires et Anna jugea qu'il n'y avait aucune raison de leur abandonner ce livre. Elle se dirigea prestement vers le bureau, plongea une main dans le troisième tiroir de droite pour s'emparer d'un volume à couverture vert olive. Ce n'était pas le moment de le feuilleter, elle avait des jours devant elle pour le relire lorsque l'ennui de la montagne la gagnerait dans son appartement de la banlieue lausannoise.

Sortant du bureau, elle s'arrêta un instant au dessus des trois marches conduisant vers le hall. A cet endroit précis, Théo accueillait autrefois les clients et elle, légèrement en retrait, esquissait une révérence respectueuse devant la princesse de Broglie ou monsieur le duc de Magenta. En dégringolant au bas de ces escaliers, Yvonne perdit son premier bébé et plus tard, Micheline s'y cassa une dent. Anna repoussa vivement ces souvenirs trop personnels et gagna d'un pas rapide son sanctuaire: la cuisine. L'hôtesse était certaine d'y avoir oublié quelque chose. Bien évidemment, elle n'aurait plus à élaborer de menus, à mijoter des banquets ou inventer une sauce crémeuse mais au fond d'un tiroir traînait peut-être un ustensile dont elle aurait l'emploi un jour ou l'autre.

Comme la cuisine lui sembla sombre. Les verrières conservaient des traces de neige et, le matin même, l'électricité avait été coupée dans la maison. Anna l'avait oublié. Elle jeta un regard critique sur l'ensemble et constata à haute voix:

«C'est démodé, usé, tellement vieux. «Ils» ne sauront pas s'en servir. Le four est capricieux; pour qu'il fonctionne, il faut tourner un bouton et caler la porte qui ne tient plus fermée.»

Sur la planche à découper, Anna reconnut son hachoir. Elle savait qu'il existait des machines électriques mais elle avait toujours utilisé un hachoir à mains. La lame s'arquait en demi-lune, en parfait état et coupante comme le plus perfectionné des rasoirs. Elle saisit les deux boules noires servant de poignées et maugréa:

«Il est indispensable pour mon persil et mes échalotes.»

Elle l'enroula soigneusement dans un linge de cuisine avant de le glisser dans son vaste cabas. Elle ajouta la roulette à beurre. Bien sûr, elle ne savait pas du tout si elle en aurait l'emploi surtout avec les coupons de rationnement en vigueur par ces temps difficiles. Pour réussir de jolies coquilles, une grosse motte de beurre était nécessaire. Où la trouver en ces années de guerre? Et pourtant, les coquilles de beurre étaient si jolies dans un beurrier en argent!

Anna ne portait pas de montre, elle n'en avait jamais eu. La pendule «Big Ben» du fumoir réglait les heures de la maison. Elle avait refusé de l'emporter, elle serait trop bruyante dans un appartement, pensait-elle. Curieusement, l'horloge n'avait pas sonné aujourd'hui. Le mécanisme avait sans doute été calé par l'un de ses fils. Ils étaient là, ses fils. Jean-Louis et Vadis avaient obtenu une permission pour l'aider à déménager. Comme tous les hommes valides de l'époque, ils avaient été mobilisés. L'un d'eux servait dans une unité de minage, routes et ponts n'avaient plus de secret pour lui. Il racontait que les passages importants sauteraient en cas d'invasion par l'Allemagne.

«Et les routes secondaires? avait questionné Anna.

– Pftt! Impossible, il y a des charges partout sauf sous les sentiers de montagne, bien gardés eux aussi. Nos Alpes sont de véritables gruyères percés de trous avec des canons à l'intérieur.

– «Ils» ne viendront pas, s'insurgeait fermement Anna. Il n'y a rien à prendre chez nous.

– Nous devons maintenir la surveillance, répliquait Vadis. C'est notamment la tâche de la brigade 10, notre brigade de montagne.

– Taisez-vous avec votre guerre, ordonnait alors Anna. Moi, je prie pour qu'elle nous épargne.

– Alors, prie beaucoup, terminait invariablement Vadis.

Arrivés la veille, ils avaient bourré la voiture des effets personnels de leur mère. Le mobilier qu'elle s'était réservé était déjà installé à Pully. Les garçons étaient préoccupés du choc que pouvait provoquer

ce déménagement. Ils n'avaient cessé de vanter le nouveau logement, les facilités de chauffage du petit locatif, l'agrément du jardin et surtout la proximité, à cinq cents mètres, de la famille d'Yvonne chez qui logeait aussi Anne-Louise, sa première petite-fille. Rien de tout cela n'avait influencé l'hôtesse qui savait de longue date que la partie était perdue. La tragédie que vivait l'Europe lui interdisait l'espoir de survivre avec son établissement. L'hôtellerie était d'ailleurs en berne; son destin ayant étrangement bifurqué. Les uns après les autres, les hôtels furent transformés en centres d'accueil pour les réfugiés juifs, les blessés et les internés. Après la Première Guerre mondiale, Anna s'était juré de ne plus subir l'occupation de son hôtel par des internés.

«Tant de misère, c'est terrible à supporter et puis, ajoutait Anna, une femme seule avec tous ces soldats, ce n'est vraiment pas possible.»

Dès qu'elle apprit l'arrivée des premiers réfugiés au Caux-Palace, elle déclara à ses enfants médusés:

«Pas question de recommencer ce cirque, plutôt partir.»

Elle avait tenu un peu plus de trois ans, seule, courageusement, inquiète pour ses fils sous les drapeaux, se languissant de sa famille dispersée. Les rares clients suisses qu'elle reçut pendant cette époque la plongèrent dans des difficultés énormes. Le rationnement la cantonnait dans une cuisine restrictive bien différente de celle qui lui avait valu une excellente réputation au-delà des frontières. Le problème du chauffage la dépassait complètement et la maison, mal chauffée par une installation vétuste, devenait humide et malsaine. C'est donc avec lucidité qu'elle prit la décision qui s'imposait: quitter la montagne et rendre aux banquiers l'hôtel où elle avait vécu trente-six années. Elle descendit à Montreux avec la motrice bleue et blanche puis continua sur Lausanne où elle se présenta au Crédit Foncier Vaudois.

«Je veux parler à monsieur le directeur.»

Elle était déterminée et c'est d'une voix assurée qu'elle proclama:

«Je rends mon tablier.

– Mais, madame Rouge, ce n'est pas possible. Voyons, cherchons ensemble un arrangement.

– Sans client, comment voulez-vous que je vous paie le loyer?

– La guerre ne durera plus longtemps, nous pouvons temporer.

– Je rends mon tablier, insista l'hôtesse usant d'une locution entendue dans la bouche de ses employés.

Le jour était arrivé, elle était prête. Dire qu'elle était sans regret serait faux. L'hôtel avait été sa vie, il allait devenir un mythe. Anna ne ressentait pas d'angoisse; simplement, elle avait prié ses fils de lui



Anna Rouge-Winz vers 1907.

donner du temps pour fermer la maison. Les deux militaires attendaient plus ou moins patiemment dans le hall, respectant le désir de leur mère. Vadis jetait de temps en temps un coup d'œil à sa montre :

«Que fait-elle? C'est bien long.

– Laisse, répondit son cadet. C'est dur pour elle.

– Crois-tu qu'elle s'en remettra?

– Elle? Certainement. Nous deux, c'est moins sûr.

Vadis exhala un soupir capable d'émouvoir tous les trophées du hall.

Anna avait gagné le premier étage. Depuis le début de l'hiver, elle gardait les volets fermés dans la plupart des chambres pour économiser le chauffage. Ce n'était pas le cas au premier et au rez-de-chaussée où chaque fenêtre laissait pénétrer la lumière. Caprice de femme ou sentimentalisme? Anna n'était pas sentimentale ou elle le cachait bien. Plus prosaïquement, elle donnait ses derniers ordres. Comme elle n'avait plus d'employés pour les recevoir, elle s'adressait à elle-même. «Tu quitteras la maison les volets ouverts, avait-elle décidé, et pour une fois cliente toi-même tu ne feras pas ton lit.»

Elle prit le temps de se recoiffer, posa sur sa tête l'un de ses invraisemblables chapeaux de paille noire, garni d'un bouquet de violettes. Sa coiffure était la seule coquetterie qu'elle s'était toujours accordée et qu'elle conserva jusqu'à ses derniers jours. Elle vérifia à l'intérieur de son cabas la présence du Livre d'Or et du hachoir. D'une main leste, elle fouilla sous l'oreiller et prit son chapelet aux billes de jais et d'argent et le fourra dans le sac. Ce cadeau ne l'avait jamais quittée, ce n'était pas le moment de l'oublier. Enfin, avec une grimace qu'elle voulut joyeuse, elle se regarda dans le miroir, fit une révérence et s'exclama :

«Adieu, madame Rouge.»

Ses fils se levèrent ensemble à son arrivée, le regard interrogateur. Autoritaire, Anna tendit la clé de la cave à Vadis :

«Descends me chercher deux bouteilles de Villeneuve et de la gelée de groseilles, celle que j'utilise pour mes gâteaux.

– Mais, bafouilla l'officier, pour qui feras-tu des gâteaux maintenant?

– Pour vous, évidemment. N'êtes-vous pas sensés rendre visite à votre mère?

C'était sans réplique. Vadis s'exécuta et Anna entraîna le cadet sur la terrasse. Le lac était d'huile, telle une toile bien tendue entre les montagnes, son bleu lavande était doux comme le miel et aurait fait

pleurer les poètes. Les sommets blancs de Savoie dominaient fièrement le territoire occupé par l'ennemi. Les Dents-du-Midi soutenaient de leurs pointes la résistance silencieuse de la Savoie et les Rochers-de-Naye, pareillement majestueux et neigeux, envoyaient aussi ses encouragements aux Français. L'air était incroyablement pur et chaque trait du paysage d'une netteté absolue.

«C'est beau, dit Anna comme si elle le découvrait pour la première fois.»

La gorge nouée, Jean-Louis recula pour la laisser seule.

«Ne t'en vas pas, ordonna sa mère. Regarde si la glycine bourgeonne.

– C'est beaucoup trop tôt, tu le sais bien.

– Je le sais, répondit posément Anna, mais pour moi, elle pourrait faire une exception.

Vadis réapparut avec la gelée et les bouteilles qu'il rangea précieusement dans la voiture. Anna avait froid mais ne se décidait pas à quitter la terrasse. Elle ne bougeait plus d'un centimètre, les pieds soudés au sol, ses yeux gris rivés sur le lac buvant cette beauté qui l'entourait. Elle voulait s'en imprégner à jamais. Elle avait oublié la maison figée dans son dos. Elle respirait avidement, par lentes aspirations. Une légère brise agitait les violettes de son chapeau.

«Elle va prendre mal, dit Vadis très pâle.

– Attendons un peu, murmura Jean-Louis comprenant soudain à quel point ils étaient attachés à cette terre.

– Non, elle risque de s'enrhumer. Il faut partir.

– Je suis prête, fut la réponse.

Anna s'engouffra dans le véhicule et ne prononça plus une parole, les lèvres légèrement pincées, les yeux dans le vague.

«Nous reviendrons pour les narcisses, dit soudain Vadis qui ne savait comment la reconforter.

– Tais-toi, souffla Jean-Louis.

* * *

En compagnie de ses petites-filles, Anne-Louise et Micheline, la nouvelle locataire s'organisait lentement. L'appartement n'était qu'un gigantesque chantier. Cartons de toutes grandeurs, paniers, paquets, cabas et valises encombraient les pièces. Le bureau de Théo, ainsi que l'antique phonographe, avaient trouvé place dans les angles du séjour. Micheline avait insisté pour écouter *Les gars de la marine* qui avait enchanté sa petite enfance. Le chœur aux voix nasillardes retentit, entrecoupé de chuintements et sinistres grattements témoins

irréfutables de l'usure du disque. Un précieux soixante-dix-huit tours portant le logo blanc et or de «La voix de son maître». La fillette n'avait toujours pas compris ce que le chien de l'étiquette avait à faire avec un phonographe. L'explication était pourtant simple: l'animal, l'oreille tendue contre le cornet de l'engin, cherchait à reconnaître la voix de son maître.

Les adolescentes contemplaient la statue de bois que leur grand-maman époussetait avec délicatesse.

«Il s'appelait Théo, n'est-ce pas?» demanda l'une.

– Mais non, celui-là c'est votre arrière-grand-père, il porte le costume de la fête des vigneron. Pour le défilé, il fut obligé de couper sa barbe. Elle était si longue qu'elle masquait complètement la croix suisse sur sa blouse rouge, ce qui n'était pas réglementaire.

Les jeunes filles pouffèrent sans bien comprendre l'importance de cette dernière précision. Leur gai babillage et leur présence étaient un précieux réconfort pour l'ancienne hôtelière. Celle-ci s'esquiva dans la cuisine d'où une bonne odeur de pommes cuites s'échappa bientôt. Anna était d'avis que ses petites-filles avaient gagné leur goûter et ses tartes aux fruits rencontraient toujours un grand succès. La grand-maman occupée, les petites demoiselles s'amusaient avec la collection de chapeaux. Ces chefs-d'œuvre trônaient sur le lit, sans aucun ordre apparent, attendant d'être rangés dans l'armoire sur leur support. Il s'agissait de tiges de bois fixées sur un socle et terminées par une grosse boule.

Les jeunes filles n'avaient pu résister au désir d'essayer les coiffures devant la grande glace. De feutre ou paille, garnis de rubans, de plumes, de mousseline ou de tulle, coquins ou franchement ridicules, le choix était vaste. Anna achetait ses chapeaux au marché et les garnissait elle-même au gré de sa fantaisie. Elle les transformait plusieurs fois en façonnant la paille, préalablement trempée dans l'eau, et changeait les garnitures. Sa prédilection allait aux fleurs.

Le lit ressemblait à un parterre des quatre saisons: violettes pour le printemps, œillets et roses d'été, raisins et plumes pour l'automne, feuillages pour l'hiver. Un peu à l'écart sur une petite table, présidait un énorme chapeau. Véritable pièce montée, cernée de trop larges rebords pour être facile à porter. De plus, deux longues aiguilles, piquées en travers de l'arrangement, le rendait dangereux. Anne-Louise essayait un sage canotier ceinturé de velours et Micheline se pavanait avec un échafaudage mauve sur la tête, retenu sous le cou par un ruban de taffetas.

«N'abîme pas celui-là, dit une voix dans son dos, c'est un souvenir de mon voyage à Berlin.

– Tu es allée en Allemagne? Quand cela?

– Après la guerre, j'ai voulu revoir ma sœur et j'ai vécu une véritable aventure.

– Raconte-nous.

– Voyons, je n'ai pas le temps.

– S'il te plaît, insistèrent les adolescentes.

– Avec tout ce travail et ce désordre? Une autre fois.

Toutes les trois continuèrent de s'activer, triant et ouvrant les bagages, rangeant plus ou moins bien livres et bibelots. Bientôt, il y en eut partout et papiers et ficelles jonchèrent le sol. Ce fut Anne-Louise qui trouva le cabas et le livre vert.

«Qu'est-ce que c'est?

– Le Livre d'Or.

– Il est inscrit «Pavillon des Fougères». Ce n'est pas ton hôtel?

– Bien sûr que si.

– Explique-nous, grand-maman.

Alors Anna se laissa choir dans un fauteuil:

«C'est au début du siècle, répondit-elle, que j'ai rencontré votre grand-père Théo à Montreux...»

Table des matières

REMERCIEMENTS	6
CAUX, MARS 1943	7
MONTREUX, LA GÉNÈSE	17
LA FÊTE DES NARCISSES	25
LE CAUX-PALACE	39
LES ANNÉES FASTES	53
LE PAVILLON DES FOUGÈRES 1907	71
MONTREUX, STATION «CLIMATÉRIQUE»	81
TOUT BASCULE EN 14-18	101
LES DIFFICULTÉS APRÈS-GUERRE	125
ALPINA 1924-1925	139
ANNA, L'HÔTELIÈRE DE CAUX 1927	149
AU ROYAUME DES SPORTS 1930-1939	157
LES ANNÉES DIFFICILES	165
NOTES	173
BIBLIOGRAPHIES	174
TABLE DES MATIÈRES	175

Achévé d'imprimer
le quatre avril deux mille quinze
pour le compte des Editions Cabédita à Yens s/Morges
Mise en page: Brochellaz Daniel, St-Maurice

Imprimé en Suisse